

Zeitschrift: Film : revue suisse de cinéma
Herausgeber: Fondation Ciné-Communication
Band: - (2000)
Heft: 12

Rubrik: Les films

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

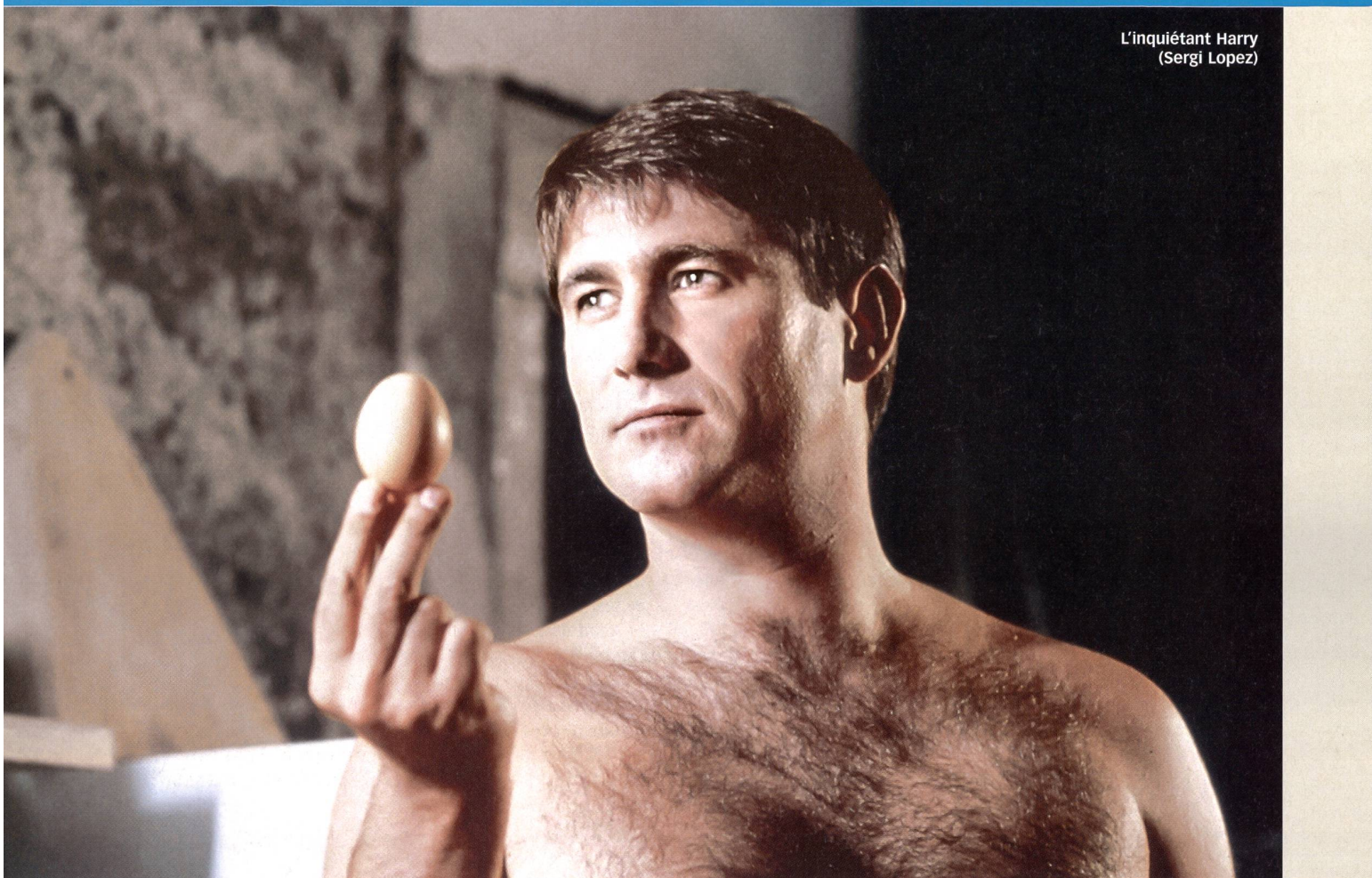
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 29.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



L'inconnu au «long couteau de nuit»

«Harry un ami qui vous veut du bien» de Dominik Moll

Révélation française à Cannes, «Harry...» a été boudé par le jury présidé par Luc Besson. Au moins, on ne risquera pas de confondre ce film qui tranche dans le paysage du cinéma français avec une «bessonnerie» de plus. Avec ce thriller adulte, hitchcockien et réaliste, Dominik Moll s'affirme comme un auteur à suivre.

Par Norbert Creutz

Le jeune cinéma français bouge. Déterminé à sortir de l'ornière du naturalisme et à échapper aux sempiternelles chroniques des événements amoureux, il se lance actuellement dans toutes sortes d'expériences, pour la plupart contre nature, immatures et vouées à l'échec. Et puis arrive «Harry...», et tout semble évident. Oui, il est possible de s'inspirer du cinéma de genre anglo-saxon sans jeter par-dessus bord les acquis du cinéma français. De réconcilier le conceptuel et l'intimisme, le maniérisme et la captation,

le cinéma vampiriste et le cinéma du corps. Ce film le prouve. Comme toutes les entreprises vraiment singulières de ces dernières années («L'humanité» de Bruno Dumont, «Sombre» de Philippe Grandrieux), il paraît comme surgi de nulle part, mais aussi – et ce sera son avantage décisif auprès du public – synthétise un certain nombre d'attentes.

Harry, c'est un ancien ami du lycée que Michel rencontre un jour aux toilettes, sur la route des vacances. Un homme sans soucis matériels (il a hérité) et sans perversité apparente (il s'entend parfaitement avec son amie Prune) qui va s'incruster auprès de Michel, de sa femme Claire et de leurs trois petites filles dans leur maison de vacances du Massif central. C'est qu'il veut vraiment leur bien, Harry. Il souffre de les voir empêtrés dans leurs difficultés quotidiennes (maison en chantier, voiture pourrie, parents envahissants) qui commencent à peser sur leur couple. Et il est déçu de voir que Michel, dont il admirait tant un poème («Le long couteau de nuit» cité en titre), a abandonné toute ambition d'écrivain. Alors, discrètement, il va proposer des solutions radicales... Bref, Harry, ce sera tout à la fois l'intrus dans la maison de «L'ombre d'un doute» («Shadow of a Doubt»), le séduisant psychopathe de «L'inconnu du Nord-Express» («Strangers on a Train») et le cadavre encombrant de «Mais qui a tué

Harry?» («The Trouble with Harry»). De Hitchcock, Dominik Moll a retenu l'intérêt pour les recoins sombres de l'âme humaine, mais aussi la distance ironique, tout en respectant l'intégrité des personnages. Là où d'autres forceraient sur les implications psycho-sexuelles, lui paraît plutôt freiner, comme d'ailleurs il rechigne à montrer frontalement la violence, pour laisser le spectateur seul juge. Ici, le malaise sera insidieux, le mal séduisant, et ses effets, même dévastateurs, resteront souterrains. De cette retenue naît un film qui peut aborder bien des sujets délicats (poids du quotidien, problèmes parents-enfants, adolescence attardée, misogynie latente) sans simplifier ni risquer d'ennuyer.

On ne pourra que louer l'interprétation sans faille des quatre comédiens, parfaitement distribués et dirigés. Mais il convient surtout de remarquer une mise en scène qui, loin de se contenter d'effets rebattus, étonne par son sens du dosage, sa beauté et son audace formelle. Il y a du David Lynch chez Dominik Moll, mais qui travaillerait sur un fond de Pialat. ■

Réalisation Dominik Moll. **Scénario** Dominik Moll, Gilles Marchand. **Image** Matthieu Poirot-Delpech. **Musique** David Sinclair Whitaker. **Son** François Maurel. **Montage** Yannick Kergoat. **Décor** Michel Barthélémy. **Interprétation** Laurent Lucas, Sergi Lopez, Mathilde Seigner, Sophie Guillemin... **Production** Diaphana Films; Michel Saint-Jean. **Distribution** Agora Films (2000, France). **Durée** 1 h 57. **Sortie** 16 août.

«J'aime prendre mon travail très au sérieux et moi-même pas trop»

Né près de Baden-Baden, d'un père allemand et d'une mère française, attiré par les arts plastiques mais révélé à sa vraie vocation par deux années d'études à New York, Dominik Moll, réalisateur de «Harry un ami qui vous veut du bien», n'est pas le cinéaste français typique. Rencontre en français avec un parfait trilingue.

Propos recueillis par Norbert Creutz

Réalisé sept ans après votre premier long métrage, «Intimité», «Harry...» n'a pas dû aller de soi ?

J'avais tourné «Intimité», d'après une nouvelle de Sartre, cinq ans après être sorti de l'Idhec¹. Avec des amis de l'école, dont Gilles Marchand et Laurent Cantet, on avait créé une société, Sérénade Productions, où le principe voulait que chacun donne un coup de main sur les films des autres. J'ai donc pu travailler comme assistant pendant que je perdais du temps avec une histoire de déchets toxiques qui ne m'a jamais convaincu. Il a fallu que je devienne père pour avoir l'idée de «Harry...». Et là, je me suis dit que

si cette histoire n'intéressait personne, je n'aurais plus jamais l'énergie pour continuer. Heureusement, tout s'est enchaîné normalement !

Vous pensez que ce film aurait pu se faire il y a dix ans ?

Je ne sais pas. Ce qui a beaucoup plu, c'est que ça ne ressemblait à pas grand-chose d'autre. En réalité, je n'ai jamais cherché à me démarquer de tel ou tel cinéma français. Il y a des influences dans «Harry...», Hitchcock ou Patricia Highsmith, dont je relisais les romans pour m'imprégner de l'ambiance, mais au fond, je n'ai cherché qu'à raconter une histoire comme je les aime. Apparemment, c'est tombé au bon moment.

Etes-vous parti d'expériences personnelles ou plutôt d'idées, comme celle du double ?

Je suis parti de situations très quotidiennes, de choses que j'ai pu vivre comme enfant ou parent, mais déjà avec l'idée de confronter un homme très ancré dans cette réalité à un personnage plus fictionnel, qui serait détaché de toutes ces contraintes familiales ou d'argent. Le projet était déjà d'aller vers quelque chose de moins en moins naturaliste. Mais c'est seulement en cours d'écriture que je me suis rendu compte qu'il pourrait y avoir plusieurs niveaux de lecture, que Harry peut être vu comme un double, une projection des désirs profonds de Michel.



Le cinéaste Dominik Moll

Où avez-vous trouvé ce poème, «Le long couteau de nuit» ?

C'est un ami qui me l'a écrit. Il aime faire ce genre de cadeaux. Après avoir vu le film, il m'a dit : «C'est une honte de se moquer ainsi de la poésie!» (rires)

Vous aimez garder une certaine distance ironique avec les choses ?

C'est vrai. Je serais incapable de faire un mélodrame, par exemple. Je prends mon travail très au sérieux, mais moi-même pas trop. Je n'ai pas de message à délivrer et je n'aime pas forcer le trait. D'ailleurs, plus on bétonne un scénario, plus on bride l'imagination du spectateur. Je préfère qu'un film travaille de manière plus allusive, avec une apparente légèreté... ■

1. Grande école de cinéma parisienne, rebaptisée entre-temps Fémis.



Art. 10 OTab/TabV

Nuit gravement à la santé. Rauchen gefährdet die Gesundheit. Fumare mette in pericolo la salute.

La romance de la débandade



«**Baise-moi**» de **Virginie Despentes** et **Coralie Trinh Thi**

Premier film d'une jeune écrivain désormais célèbre et d'une actrice de porno, «Baise-moi» arrive sur nos écrans (et en compétition au Festival de Locarno) frappé de censure en France et suivi par un vaste débat sur la représentation du sexe au cinéma. Mais au-delà de la polémique, «Baise-moi» est avant tout une œuvre qui mérite qu'on en parle en tant que telle.

Par **Frédéric Maire**

«Baise-moi», c'est d'abord un roman écrit à la première personne par une jeune femme en colère, Virginie Despentes. Un récit révolté, violent, cru, que l'auteur a tenu à porter à l'écran elle-même. Cosigné par une actrice venue du porno, Coralie Trinh Thi, c'est aussi un petit film malin par les moyens mis en œuvre – à certains égards «à la Dogma!» –, un bref coup de poing (1 h 17), modestement tourné en vidéo digitale, la plupart du temps à la main, sans fards ni effets.

L'histoire est simple, linéaire: deux femmes en marge de la société font connaissance. Pour leur malheur, elles se font coincer par une bande de petites frappes qui les violent dans un terrain vague. Réussissant à se sauver et à se venger de leurs tortionnaires, les deux rebelles partent alors en cavale sur les routes de France, violant, et massacrant allégrement tout ce qui porte un pénis... ou les attributs traditionnels de la bourgeoisie bien pensante. Cela jusqu'à la fin, forcément tragique, de leur court destin traumatique.

«**Tueurs nés**» au féminin

Le film rappelle volontairement de nombreux *road-movies* plus ou moins révoltés, de «Bonny and Clyde» à «Tueurs nés» («Natural Born Killers») en passant par «Thelma et Louise». Mais avec deux différences de taille: la première est que ce film est signé par deux femmes, à l'évidence marquées dans leur chair par ce qu'elles (dé)montrent; la deuxième est que les séquences de sexe sont montrées sans fausse pudeur ni ellipse. Ainsi, la scène de viol qui ouvre le film, fondatrice, est franchement inconfortable...

En effet, dans des films violents comme «Tueurs nés», le spectateur n'est jamais vraiment dupe de l'artifice qui règne en maître: le sang, les chairs mutilées, tout cela n'est que latex et *ket-chup*. Ici, quand le sexe du violeur pénètre la chair de la femme (et cela même s'il s'agit d'acteurs venus pour la plupart du cinéma porno), il n'y a là aucun trucage possible. L'acte a lieu, brutal, volé, gratuit.

Ci-dessus: Unies contre les «mâles», **Manu** (Raffaëlla Anderson) et **Nadine** (Karen Bach)

Ci-dessous: **Nadine** (Karen Bach)



Portée par la fiction, la violence de cette pénétration prend une force inédite, puisque des images comme celles-là sont rares au cinéma (à l'exception du cinéma porno, bien sûr). Mais contrairement à ce qu'affirme le Conseil d'Etat français (voir ci-contre), «Baise-moi» n'a rien d'un film X traditionnel: l'image des actes sexuels a une finalité autre que leur simple représentation. Il est donc difficile au spectateur pornographe de «prendre du plaisir» en voyant le film!

«Baise-moi» est ainsi un film très intéressant parce qu'il se situe précisément à la frontière entre le vrai X et le cinéma «d'auteur», en équilibre périlleux entre l'un et l'autre. «Baise-moi» a le courage de la représentation que de nombreux autres films révoltés n'ont pas, comme récemment celui de la comédienne italienne Asia Argento, ou encore le «Sade» de Benoît Jacquot. Cela explique pourquoi le film échoue lorsqu'il s'essaie à la pure fiction, sans violence: la magie (ou plutôt le choc) de la révolte n'opère plus autant. Au-delà de la polémique, en dehors de la censure, «Baise-moi» est donc un premier film insoumis, honnête et heureusement gênant. ■

1. Les «dix commandements» du Dogme 95, manifeste élaboré par les cinéastes danois Lars von Trier et Thomas Vinterberg: 1. Tournage sur les lieux réels, sans travail de décor. 2. Son et image enregistrés simultanément, pas de musique ajoutée. 3. Caméra toujours portée, l'immobilité ne pouvant être obtenue qu'à la main. 4. Image en couleurs, sans éclairages additionnels. 5. Astuces optiques et filtres prohibés. 6. Pas d'action «superficielle», soit surtout ni armes ni meurtres. 7. L'action doit se dérouler en continuité ici et maintenant. 8. Pas de films «de genre». 9. Le format du film terminé est le 35 mm. 10. Le réalisateur n'est pas crédité.

Réalisation Virginie Despentes, Coralie Trinh Thi. **Scénario** Virginie Despentes, Coralie Trinh Thi, d'après le roman «Baise-moi» de Virginie Despentes. **Image** Benoît Chamillard, Julien Pamart. **Musique** Jan Varou. **Son** Eric Boisteau, Jacques Sans. **Montage** Aïlo Auguste. **Décor** Irène Galitzine. **Interprétation** Raffaëla Anderson, Karen Bach, Céline Beugnot... **Production** Dominique Chiron. **Distribution** Frenetic (2000, France). **Durée** 1 h 17. **En salles** 16 août.

L'affaire «Baise-moi»

En plein week-end de finale de l'Euro 2000, le Conseil d'Etat, organe suprême de la justice française, était saisi par l'association d'extrême-droite «Promouvoir» et décidait de retirer le visa d'exploitation à «Baise-moi». La sortie du film avait pourtant été autorisée, dans les règles, par la Commission de censure du cinéma et la Ministre de la culture Catherine Tasca.

En lui retirant son visa d'exploitation, le Conseil d'Etat rangeait ce film dans la classe X, c'est-à-dire celle des pornos; dès lors, il ne pouvait plus être diffusé que dans le circuit de salles réservé à ce genre – ce qui signifiait ne plus être diffusé du tout, car ce circuit est dérisoire... Plus grave encore: le Conseil d'Etat n'a pas pris cette décision dans la stricte application de la loi, ce qui serait son rôle, mais pour des considérations uniquement morales, parfaitement injustes et rétrogrades.

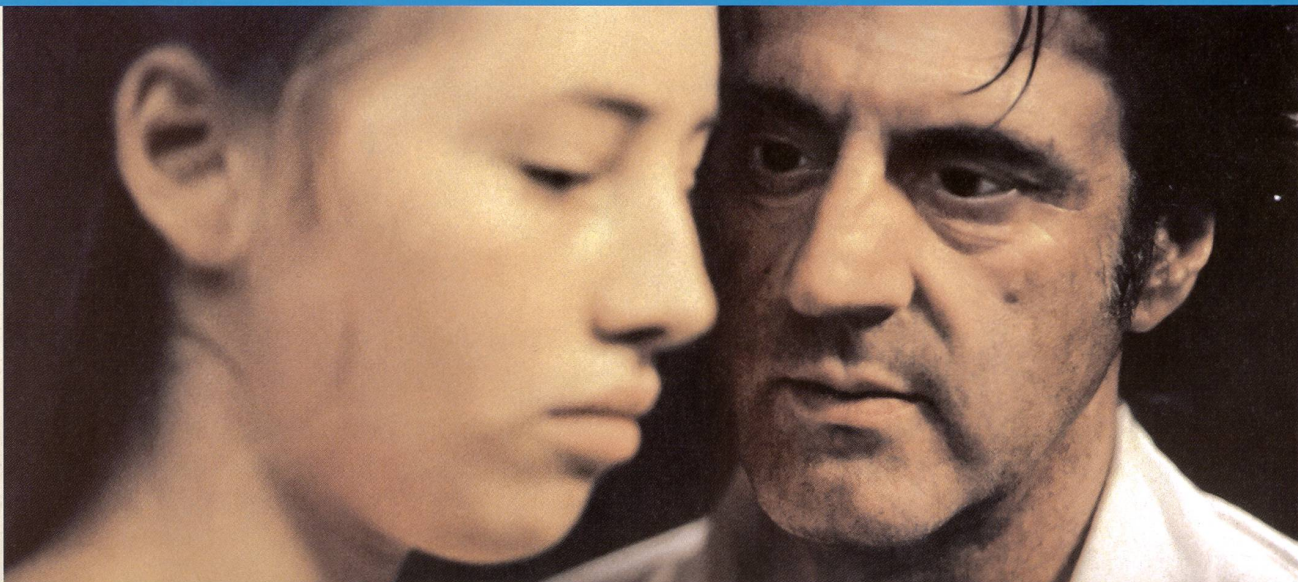
La décision du Conseil d'Etat était donc un acte de censure, provoqué par une association dont le président est un magistrat lyonnais de 44 ans, par ailleurs patron dans le Vaucluse du Mouvement national républicain, le Front national bis de Bruno Mégret. Avec son association, ce citoyen entend défendre «les valeurs judéo-chrétiennes dans tous les domaines de la société (...) et faire obstacle à l'inceste, au viol, et à l'homosexualité»!

Heureusement, la levée de boucliers de certains exploitants (qui ont continué à projeter le film malgré l'interdiction) et d'intellectuels de tous bords (emmenés par la cinéaste Catherine Breillat) a pour l'instant battu les pères-la-pudeur. La Ministre de la culture a promis de modifier la réglementation sur le cinéma pour supprimer le statut obsolète de film X et d'introduire tout simplement une interdiction aux moins de 18 ans – comme c'est le cas en Suisse – qui permettra à «Baise-moi» de ressortir enfin normalement. (fm)



Art. 10 OTab/TabV

Nuit gravement à la santé. Rauchen gefährdet die Gesundheit. Fumare mette in pericolo la salute.



Le petit théâtre de la liberté

«Sade» de Benoît Jacquot

En dépeignant un Sade vieillissant et brutalement confronté à la Révolution française, Jacquot met en lumière les espoirs, les rêves et les contradictions du désir de liberté à tout prix. Avec Daniel Auteuil, magistral.

Par Frédéric Maire

Le film commence à Paris en 1794. Dans les geôles bondées, des milliers de prisonniers attendent un procès ou la guillotine. Parmi eux, le marquis de Sade, âgé de cinquante ans. Le libertin athée a beau avoir passé vingt-cinq ans en prison sous la royauté, cet agitateur reste un danger pour le pouvoir puritain du révolutionnaire Robespierre.

De la Bastille, Sade est soudain transféré à Picpus, une maison de santé et de détention qu'il décrit comme un paradis terrestre... Il doit ce régime de faveur à sa maîtresse (Marianne Denicourt) qui le protège en offrant ses charmes à un proche de Robespierre. Tandis que la Terreur fait rouler les têtes, le marquis peut donc éprouver une dernière fois la fascinante répulsion qu'il inspire aux pensionnaires de sa prison dorée.

Un petit monde à mettre en scène

En grand manipulateur, Sade met sur pied un nouveau théâtre de l'humanité. Il déniaise une jeune noble, libère les mœurs, ouvre les cœurs et déchire les vêtements. Cette expérience extrême ne résistera pas longtemps à la Révolution qui broie tout sur son passage, surtout les esprits les plus éclairés. L'une des plus belles séquences du film est celle où des charrettes de cadavres décapités envahissent les jardins de la prison au

nom de la liberté. Cette horreur sublime rappelle, par sa violence, celle du «Salo ou les 120 journées de Sodome» de Pasolini («Salò», 1975).

Un homme électrisant

Benoît Jacquot dépeint Sade avec une certaine humanité, sans cynisme et désabusement. Le film, qui parvient plutôt bien à mettre en scène les contradictions et la folie de la Révolution, s'ouvre avec une magnifique phrase de Sade qui semble habiter le comédien Auteuil: «Le passé m'encourage, le présent m'électrise, je crains peu l'avenir.»

Mais Jacquot atteint ses propres limites dans la représentation de la liberté. Si la violence est présente, le sexe, qui irradie toute l'œuvre de l'auteur de «Justine», reste ici à l'état d'ébauche, masqué par les voiles de la chasteté. Contrairement au fameux «Baise-moi» – qui pousse jusque dans ses limites la logique de la liberté – et à Sade lui-même, cette éminente figure des Lumières préféra toujours la prison à la lâcheté. ■

Réalisation Benoît Jacquot. **Scénario** Jacques Fieschi, d'après le roman de Serge Bramly. **Image** Benoît Delhomme. **Son** Michel Vionnet. **Montage** Luc Barnier. **Décor** Sylvain Chauvelot. **Interprétation** Daniel Auteuil, Marianne Denicourt, Jeanne Balibar, Grégoire Colin... **Production** Alicéleo, TF1 Films Productions; Patrick Godeau. **Distribution** JMH (2000, France). **Durée** 1 h 40. **En salles** 23 août.

Jacquot cinéaste malgré lui

Né en 1947 à Paris, Benoît Jacquot appartient à la génération des auteurs post-Nouvelle vague, celle des Chantal Akerman, Philippe Garrel, André Téchiné ou Jacques Doillon. Assistant de Marguerite Duras, réalisateur en 1974 d'une émission de télévision restée fameuse sur le psychanalyste Jacques Lacan, Jacquot aurait pu être le cinéaste d'un seul film: «L'assassin musicien»

(1976). Cette première œuvre exprime en effet un refus radical de tout «après possible»; on y voit un musicien doué de tous les dons s'exclure à la fois de l'art et du monde. Ce manifeste, qui emprunte beaucoup au cinéma de Robert Bresson (mise à distance, jeu atonal des comédiens, etc.), est pourtant suivi d'un second long métrage, «Les enfants du placard» (1977). Il joue là sur la même impossibilité: un frère et une sœur (Brigitte Fossey et Lou Castel) sont liés par un amour d'enfance qui les empêche de «grandir»... A prendre comme une suite rêvée des «Contrebandiers de Moonfleet» («Moonfleet», 1955) de Fritz Lang.

L'homme qui aimait les femmes

Après coup, Jacquot tente d'échapper à son propre nihilisme cinématographique en adaptant des œuvres comme celles d'Henry James («Les ailes de la colombe», 1981), James Gunn («Corps et biens», 1985) ou Louis-René des Forêts («Les mendiants», 1987). Dès 1990, il semble renaître à lui-même en vampirisant avec talent l'être féminin: Judith Godrèche («La désenchantée»), Virginie Ledoyen («Une fille seule», 1995) ou encore Sandrine Kiberlain dans «Le septième ciel» (1997) qui, ô surprise, est d'une drôlerie souvent irrésistible! (va)

Ci-dessus: Emilie (Isild Le Besco) sous le regard du Marquis libertin (Daniel Auteuil)

Ci-dessous: Benoît Jacquot



SOLAS

CHICAGO FILM FESTIVAL 1999 PRIX DU PUBLIC
BERLINALE 1999 PRIX DU PUBLIC

Maestranza Films (Sevilla)
présente un film de BENITO ZAMBRANO
avec Ana Fernandez, María Galiana, Carlos Alvarez Novoa

Scénario et réalisation: Benito Zambrano
Avec: Ana Fernandez, María Galiana, Carlos Alvarez Novoa,
Antonio Gachet, Paco de Ossa, Juan Fernandez
Production: Maestranza Films
Producteur: Antonio P. Pérez
Image: Ictus Irenas
Musique: Antonio Mallo
Producteur exécutif: Eduardo Santana
Décors: Lala Obispo
Son: Jorge Mazin, Carlos Farnós, Patrick Guitelán
Montage: Fernando Pardo
Maquillage: Paco Jimenez
Musique originale: Antonio Mallo
Avec la participation de Medía et de l'ICAA

SOLAS (SEULES)

Un film de BENITO ZAMBRANO - Espagne 1999

Cette histoire émouvante d'amour et d'amitié, ce combat quotidien pour un peu de bonheur ont enflammé les coeurs des Espagnols. Si SOLAS bouleverse, c'est par son optimisme, par l'énergie déployé par ses personnages pour voir enfin le bout du tunnel. Un bel hommage aux femmes, couronné par cinq Goya.

«J'ai essayé de faire un film insistant, qui ne lâche pas le spectateur une seule minute. Un film qui cherche la grandeur et la misère de ses personnages. Un film qui cherche la combativité, le conflit entre l'apathie et l'espoir.»

BENITO ZAMBRANO

«Zambrano rejoint la liste croissante des réalistes européens sachant rendre aux gens normaux et aux thèmes universaux originalité et dignité. L'univers de Zambrano brille par des performances d'acteurs formidables, un bon scénario et une mise en scène impeccable.»

SCREEN INTERNATIONAL

Sortie le 30 août

MUNDO GRUA

(UN MONDE DE GRUES)

SORTIE LE 16 AOÛT

Des images d'une grande subtilité nous font découvrir toute la poésie des grues dans un premier film où se mêlent la fatalité et l'ironie.

«Les grues possèdent une très grande force d'expression, comme de gros animaux, elles sont même capables de crier. Le nombre de grues en dit long sur l'état d'une ville. Elles sont le symbole du progrès et vu sous cet angle, le film est contradictoire car le protagoniste qui, peu à peu, va perdre tout ce qui lui appartient, travaille sur une machine qui représente le contraire de ce qui lui arrive.» PABLO TRAPERO

«A chercher des références, on avancera ici plutôt Cassavetes et Jarmusch, sans oublier Chaplin dont le cinéaste avoue avoir vu et revu LES TEMPS MODERNES.» LE TEMPS



UN FILM DE PABLO TRAPERO - ARGENTINE 1999



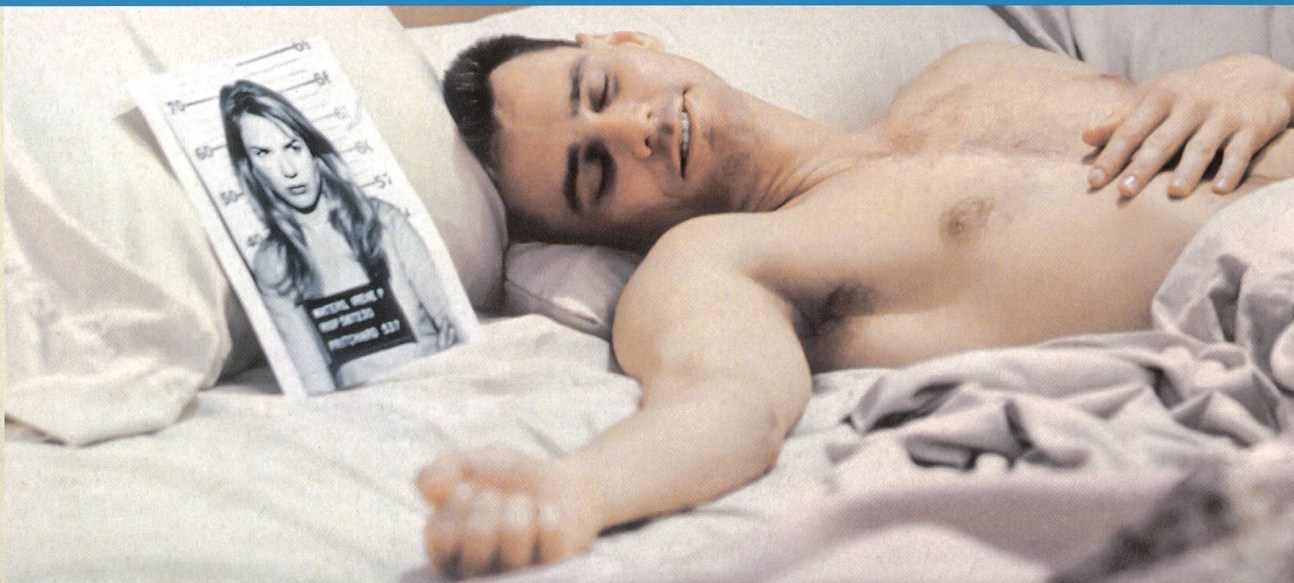
MUNDO GRUA

AVEC
LUIS MARGANI
ADRIANA AIZEMBERG
DANIEL VALENZUELA
ROLY SERRANO

réalisation et scénario PABLO TRAPERO - image COBI MIGLIORA - direction artistique ANDRES TAM, BORRINO - montage NICOLAS GOLDBART - son CATRIEL VILDO SOLA - musique FRANCISCO CANARO - producteurs FIONA HEINE et HERNAN MUSSALUPI - producteur exécutif PABLO TRAPERO - production LITA STANTIC et PABLO TRAPERO - avec le soutien de HUBERT BALS FUND, ROTTERDAM

COPIE





Ce déjanté de Jim Carrey !

« Fous d'Irène » de Peter et Bobby Farrelly

Dans leur nouvelle comédie hilarante, les frères Farrelly mettent en scène un policier schizophrène (le génial Jim Carrey), appelé à protéger la belle Renée Zellweger. Dévastateur, énorme et pourtant subtil.

Par Laurent Asséo

Tout semble aller le mieux du monde pour Charlie Baileygate (Jim Carrey), gentil policier de Rhode Island. Pourtant, sa vie est un désastre. Le jour de son mariage, sa jolie femme s'entichait d'un nain afro-américain. Quelques années plus tard, elle plaquait le malheureux flic en lui laissant trois fils à la peau beaucoup plus sombre que leur géniteur officiel, qui devint la risée de la ville.

A force de frustrations et d'humiliations, Charlie explose un beau jour et se métamorphose en son contraire: il devient le maléfique Hank. Autant le Charlie original est inoffensif, autant le Charlie-Hank est lubrique, macho et agressif. A peine guéri de sa schizophrénie, Charlie est chargé d'escorter Irène (Renée Zellweger), poursuivie par des truands. Non seulement il devra se battre contre une police pourrie pour protéger celle dont il va tomber amoureux, mais également contre son ennemi intime, ce cher Hank.

Humour « crade » et propos intelligent sur l'infantilisme américain

Avec « Fous d'Irène », l'humour scatologique et dévastateur des frères Farrelly emprunte assez vite les chemins plus classiques du *road-movie* policier et de la comédie sentimentale. Certes, le scénario se révèle un peu lâche et prétexte à

mille et un gags plus ou moins énormes. Mais, mieux que dans leurs réalisations précédentes¹, les cinéastes conjuguent avec un naturel confondant un esprit potache et une intelligence toute subtile sur l'infantilisme *yankee*. S'il est politiquement incorrect, « Fous d'Irène » n'a rien à se reprocher idéologiquement. Tout le monde en prend pour son grade – les Blancs, les Noirs, les nains et les albinos – mais sans trace de mépris.

Corps à corps de Carrey avec lui-même

Pour notre plus grand bonheur, les auteurs continuent de gratter là où ça dérange. Leur diagnostic sociologico-sexuel de la très puritaine Amérique se révèle à la fois délirant et, bizarrement, pertinent. Avec le maléfique Hank, ils pointent avec justesse le comportement fasciste d'un *wasp*² frustré: machisme excessif cachant une homosexualité refoulée, obsession hygiénique paranoïaque et galopante.

Bien sûr, le film doit beaucoup à l'extraordinaire performance de Jim Carrey. Sans masque, seulement avec quelques mouvements infimes du visage, ce fils spirituel de Jerry Lewis se dédouble de manière sidérante. Le corps à corps final de Carrey contre lui-même restera l'un des grands moments de pantomime burlesque du cinéma. ■

1. Voir article ci-contre « Les Farrelly ou l'art de l'excès ».

2. *Wasp*: « White, Anglo-Saxon, protestant ».

Titre original « Me, Myself & Irene ». **Réalisation** Peter et Bobby Farrelly. **Scénario** Peter Farrelly, Mike Cerrone, Bobby Farrelly. **Image** Mark Irwin. **Musique** Peter Yorn, Lee Scott. **Son** Jonathan Earl Stein. **Montage** Christopher Greenbury. **Décors** Sidney J. Bartholomew, Jr. **Interprétation** Jim Carrey, Renée Zellweger, Robert Forster... **Production** Twentieth Century Fox; Bradley Thomas, Peter et Bobby Farrelly. **Distribution** Twentieth Century Fox (2000, USA). **Durée** 1 h 57. **En salles** depuis le 5 juillet.

Ci-dessus: Charlie/Hank (Jim Carrey) rêve peut-être d'Irène (en photo: Renée Zellweger)

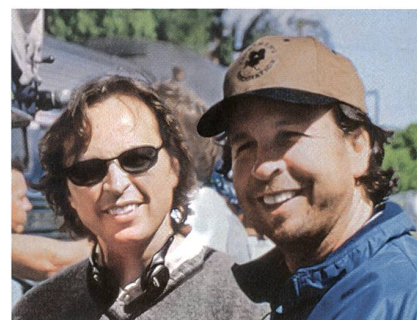
Ci-contre: Les frères Peter et Bobby Farrelly

Les Farrelly ou l'art de l'excès

Avec les frères Farrelly, la frontière entre bon et mauvais goût, ainsi qu'entre grossièreté et subtilité est pulvérisée...

Depuis leur première réalisation « Dumb et Dumber » – déjà avec Jim Carrey – l'humour ravageur des deux lascars s'impose comme l'un des plus salutaires d'Amérique. Leurs réalisations sont avant tout de formidables mises en branle de pulsions sexuelles pré-pubères par des gags scatologiques « cartooniques » et un mauvais esprit revendiqué.

Pourtant leurs quatre films – dont « Kingpin » (1996), inédit en Suisse – ont été produits dans le cadre de l'industrie hollywoodienne. Ils déclarent d'ailleurs qu'ils ne vont pas plus loin que là où les spectateurs acceptent d'aller. Le succès de « Dumb et Dumber », le triomphe du formidable « Mary à tout prix » (« There's Something about Mary ») semblent leur donner raison. « Fous d'Irène » démontre qu'ils manient le « politiquement correct » de manière plus consciente – ce qui fait trembler certains *fans*: à leurs yeux, les cinéastes se fourvoient dans l'intellectualisme et le sentimentalisme. En bref, les bêtes et méchants frères Farrelly seraient passés dans le camp de la respectabilité. Peut-être. Il n'empêche qu'avec « Fous d'Irène », notre jouissance reste intacte. (la)



A droite, peroxydé:
Cecil B. DeMented
(Stephen Dorff)

Ci-dessous:
La star et son ravisseur
(Melanie Griffith
et Stephen Dorff)



Aux armes spectateurs!

«Cecil B. DeMented» de John Waters

Deux ans après son excellent «Pecker», John Waters est de retour avec une nouvelle comédie iconoclaste et décalée. Plus que jamais fidèle à lui-même, il nous balance ses quatre vérités sur l'industrie du cinéma hollywoodien, avec une énergie grisante, dans un petit film impertinent et jubilatoire.

Par Mathieu Loewer

Les employés d'une prestigieuse salle de cinéma de Baltimore se préparent à recevoir la star hollywoodienne Honey Whitlock, venue présenter sa dernière comédie romantique. Mais le personnel a été infiltré par le réalisateur fanatique Cecil B. DeMented et sa bande de terroristes déjantés, qui enlèvent l'actrice pour la forcer à jouer dans leur film. Cachés dans une salle désaffectée, ces guérilleros du cinéma *underground* organisent la résistance contre la dictature culturelle des studios. L'arme à la main et la caméra à l'épaule, ils descendent tourner dans la rue, sèment la terreur dans un multiplexe et assiègent le plateau de «Gump again» (la suite de «Forrest Gump»).

Vive le «sinema¹»!

Dès les premières images du générique, John Waters désigne l'ennemi «cinématographiquement incorrect», en nous montrant les films à l'affiche dans les cinémas de la ville: «Scream 4», «Star Trek» et «Star Wars» (qui occupent les six salles d'un multiplexe), de nouvelles versions de «Vertigo» et des «Enfants du paradis» – enfin doublé en anglais! Le message est clair, «Cecil B. DeMented» est un pamphlet contre un cinéma de divertissement essoufflé, autosuffisant et aseptisé par la censure, qui cède à la facilité des *remakes* et des suites par déficit d'imagination.

Cecil B. DeMented et ses acolytes revendiquent au contraire un cinéma d'auteur et portent les noms de ses

plus illustres représentants tatoués sur le corps: de Sam Peckinpah à Otto Preminger, en passant par Spike Lee, Kenneth Anger et Pedro Almodovar. Pour eux, le salut du septième art réside dans le cinéma de la «réalité ultime», libéré de tous les tabous, mais régi par des règles techniques et esthétiques exigeantes: budget minimal, une seule prise, tournage dans des lieux réels et équipe restreinte soumise à une abstinence sexuelle, qui prend au premier degré le vœu de chasteté du Dogme 95 de Lars von Trier. Cette profession de foi est relayée par les quelques chansons à texte qui égrenent le film et par le site internet officiel (www.dementedforever.com), sous la forme d'un manifeste belliciste.

Cinéma et société

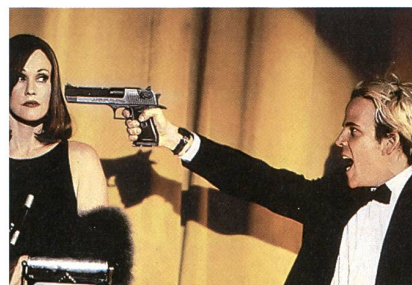
Mais cette charge contre le cinéma hollywoodien s'insère dans un discours politique plus large. Cecil B. DeMented se bat aussi contre les représentants du pouvoir, la police et les ligues de vertus, qui défendent les va-

leurs de la famille jusqu'au fanatisme. Ce sont bien les dérives idéologiques de la société américaine que John Waters fustige, en condamnant son conservatisme et sa morale bien pesante.

Apôtre de la déviance, le réalisateur construit son système de valeurs à travers des personnages exaltés et avides de liberté, dont la devise pourrait être «cinéma, sexe, drogue et *rock'n'roll*». Le roi autoproclamé du mauvais goût n'hésite pas à forcer le trait, cédant à son penchant pour la provocation dans une séquence de scato-zoophilie qui met en scène les prouesses de la souris «Suppo» devant le public d'un cinéma porno abandonné à l'onanisme collectif.

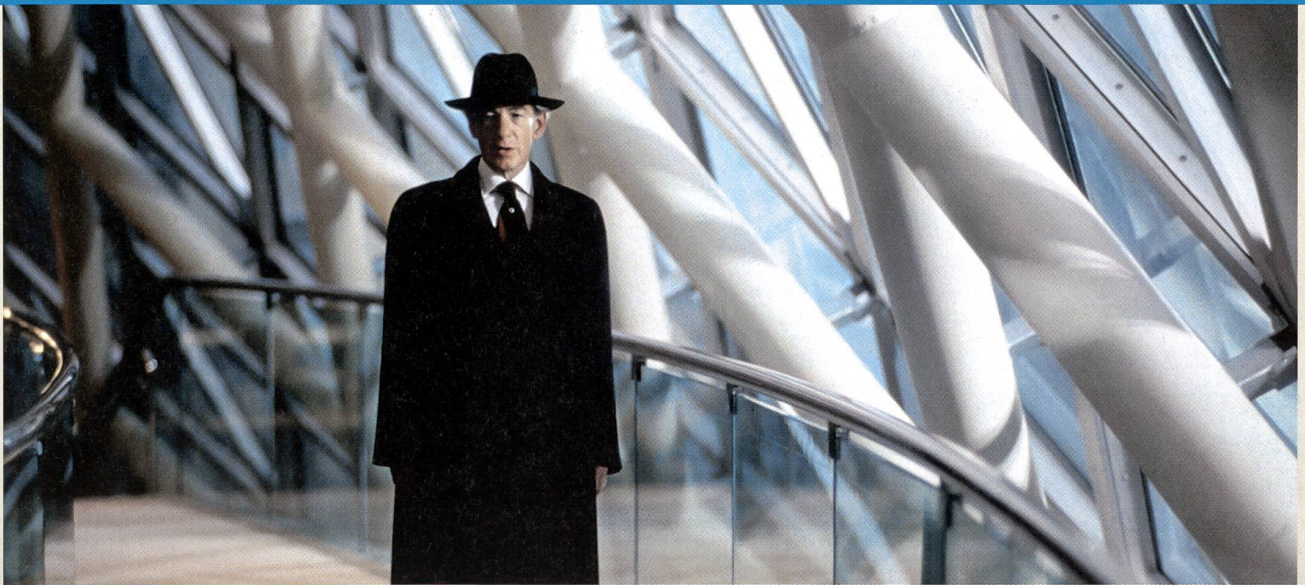
Docteur Waters et Mister DeMented

Le propos est radical et laisse clairement transparaître l'inspiration autobiographique du cinéaste, qui s'est toujours engagé dans un cinéma politique à contre-courant de la production commerciale et artistique dominante. Mais John Waters n'a pas la sévérité d'un moraliste et préfère la comédie grand-guignolesque, dont le ton outrancier redouble l'impact du message, en conférant au film la distance de la fable. Le réalisateur – qui fut surnommé Cecil B. DeMented par un journaliste – s'acquiert ainsi notre sympathie, en ruant dans les bran-cards avec un plaisir aussi manifeste que communicatif. ■



1. Néologisme anglais créé par la contraction du mot *sin* (péché) et *cinema*.

Réalisation, scénario John Waters. Image Robert Stevens. Musique Basil Poledouris, Zoe Poledouris. Son Rick Angelella. Montage Jeffrey Wolf. Décors Vincent Peranio. Interprétation Melanie Griffith, Stephen Dorff, Alicia Witt... Production Polar Entertainment Corporation, Le Studio Canal+, Bac Films; Anthony DeLorenzo, Fred Bernstein. Distribution Frenetic Films (2000, USA / France). Durée 1 h 28. En salles 2 août.



Les mutants sont parmi nous

«X-Men» de Bryan Singer

Présenté en ouverture du Festival de Locarno, «X-Men» n'est pas une adaptation de BD comme les autres. Cette transposition à l'écran d'un célèbre comic book, signée par l'auteur d'«Usual Suspects», est l'un des spectacles de cinéma les plus intrigants de cette fin d'été.

Par Frédéric Maire

«X-Men» est à l'origine une série de bandes dessinées créée en 1963 par Stan Lee, père fondateur des Marvel Comics¹ et créateur de super-héros tels Spider-Man, l'Incroyable Hulk ou encore Iron-Man. Popularisé aux Etats-Unis par un dessin animé de télévision, «X-Men» se vend aujourd'hui encore à treize millions d'albums par année!

Mais qu'est-ce qui a bien pu décider Bryan Singer, ce réalisateur surdoué, courtsé depuis longtemps par les studios de Hollywood, à accepter de mettre en scène cette adaptation d'un comic book? Tout simplement les origines mêmes de la série et son ancrage historique. Cette bande dessinée est en effet née dans le tumulte des années soixante, période où de sérieux troubles sociaux et politiques agitent les Etats-Unis: luttes anti-ségrégationnistes, assassinats des frères Kennedy, peur des Rouges, de la bombe atomique, puis guerre du Vietnam, etc.

Un nouveau maillon de l'humanité

Tout cela fournit la matière première à Stan Lee pour imaginer un futur proche où, parmi les individus «normaux», se

développerait une génération de mutants, c'est-à-dire des hommes et des femmes doués de pouvoirs exceptionnels. Mais loin de les élever au rang de héros, leurs aptitudes les marginalisent: voyant en eux un danger potentiel, les humains les rejettent.

Le film commence au moment où le Gouvernement américain s'appête à voter une loi mettant les mutants au ban de la société et exigeant qu'ils soient fichés. Pendant ce temps, deux hommes décident de prendre en main ces jeunes gens hors normes. Le premier est Charles Xavier, alias «Professeur X» (Patrick Stewart), spécialiste en génétique. Celui-ci a fondé un centre où il aide les exclus à contrôler leurs pouvoirs et à devenir des «X-Men», véritables super-héros au service de la société. Le second, son ancien ami Erik Magnus, dit Magnéto (Ian McKellen), a créé la Confrérie du mal et ne souhaite réunir les mutants que dans le but de prendre le pouvoir sur Terre.

Intégrer la différence

Dans une débauche assez sensationnelle d'effets spéciaux et de scénographies visuelles particulièrement réussies, «X-Men» évoque donc une thématique plutôt sérieuse: la relation d'une

société avec sa propre «différence», quelle qu'elle soit. Ainsi, les mutants renvoient tout autant aux juifs exterminés par les nazis (auxquels le film fait explicitement référence), qu'aux handicapés physiques, aux Noirs ou aux malades du sida, etc. Le professeur X et Magnéto, eux-mêmes survivants des camps d'extermination, se sont connus en Israël. Amis devenus ennemis, leur attitude respective face au racisme rappelle celle de Martin Luther King et Malcolm X: l'un veut le combattre par l'intégration et la tolérance, l'autre par la violence.

Bien sûr, plus le film avance, plus il fait la part belle au simple spectacle et au déploiement des super-pouvoirs des X-Men – loi du genre oblige. On découvre tour à tour Wolverine, aux sens hyper-développés et au corps de métal; Cyclope, dont les yeux émettent des rayons destructeurs; Jean Grey, aux pouvoirs télépathiques et «télékinésiques»; Storm, capable de contrôler le temps... Jusqu'à la lutte finale en apothéose qui laisse à l'évidence présager d'une suite, si le film remporte le succès escompté.

Peu importe: on retrouve dans le «X-Men» de Bryan Singer les traits sous-jacents du «Batman» de Tim Burton: l'intelligence d'un metteur en scène et un vrai projet de cinéma. On attend donc déjà le nouvel épisode avec impatience! ■

Ci-dessus: Le maléfique Magnéto (Ian McKellen)

Ci-dessous: Storm la mutante (Halle Berry)



1. Célèbre maison d'édition américaine de bandes dessinées spécialisée dans les histoires de super-héros.

Réalisation Bryan Singer. **Scénario** Tom DeSanto, Bryan Singer, David Hayter. **Image** Newton Thomas Sigel. **Musique** Michael Kamen. **Montage** Steven Rosenblum, Kevin Stitt, John Wright. **Décors** John Myhre. **Interprétation** Hugh Jackman, Patrick Stewart, Ian McKellen... **Production** Twentieth Century Fox, The Marvel Entertainment Group, The Donners' Company; Bad Hat Garry, Lauren Schuler Donner, Ralph Winter. **Distribution** Twentieth Century Fox (2000, USA). **Durée** 3 h 00. **En salles** 16 août.



Les nouveaux temps modernes

«Le monde des grues» de Pablo Trapero

Au Festival de Fribourg, «Le monde des grues» («Mundo Grúa») a raflé quasi tous les prix! Une razzia des plus méritées pour ce premier long métrage dont le ton, très particulier, est révélateur d'un vrai talent.

Par Vincent Adatte

Cette fiction très documentée porte en elle un drôle de «je ne sais quoi» qui insuffle à ce petit chef-d'œuvre d'humour triste un charme mélancolique, renforcé par un usage provocant du noir et blanc qui relègue d'emblée les personnages dans un présent ambigu, comme appartenant déjà au passé.

«De chez moi, j'avais tous les jours sous les yeux d'immenses grues. Je les voyais comme des icônes du progrès social. Tout le quartier n'avait d'yeux que pour elles et considérait les ouvriers du chantier comme des stars...» C'est ainsi que ce cinéaste de vingt-neuf ans explique la genèse du vœu le plus cher de son personnage principal, Rulo, ex-gloire très locale du rock, solitaire à la cinquantaine bien entamée et poursuivi par une étrange idée fixe: devenir grutier pour rallier les forces du progrès... En être, quoi! Bien évidemment, Rulo n'a absolument pas les capacités requises pour réaliser son rêve.

Dans la grande métropole qu'est Buenos Aires, Rulo partage un appartement exigu avec son fils Claudio, qui carresse mollement l'espoir de faire carrière dans la musique. Et c'est discrètement désespéré que Rulo assiste au *remake* d'une désillusion dont il connaît déjà toute l'amertume... Pour Trapero,

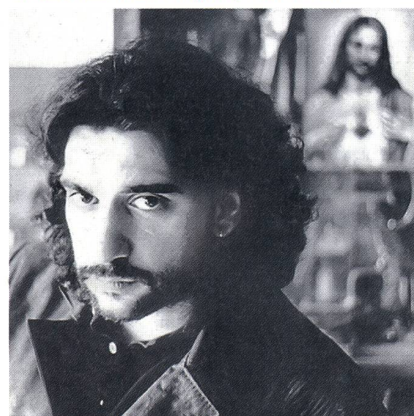
«ceci n'explique pas toujours cela» – c'est là l'une de ses grandes qualités – mais il y a fort à parier que le projet saugrenu de Rulo (devenir grutier) n'est pas sans rapport avec une idée de fatalité. A la poursuite du progrès, Rulo échouera dans son ascension professionnelle et finira par conduire un bulldozer (très mal) dans un coin paumé de Patagonie.

Trapero dit avoir visionné plusieurs fois «Les temps modernes» («Modern Times», 1936) avant le tournage du «Monde des grues». Dans cet esprit, il est vrai que son film donne souvent l'impression d'être une réactualisation très stimulante du chef-d'œuvre de Charlie Chaplin: Charlot se débrouille à la chaîne aussi bien que Rulo aux commandes d'une grue! Au final, le spectateur se trouve confronté à une œuvre d'une puissance subversive insoupçonnée, qui croque finement les prétendues valeurs du discours néo-libéral, à tel point qu'il pourrait être sous-titré «drame comique de la flexibilité»!

Titre original «Mundo Grúa». **Réalisation, scénario** Pablo Trapero. **Image** Cobi Migliora. **Musique** Francisco Canaro. **Son** Catriel Vildo-Sola. **Montage** Nicolas Goldbart. **Décor** Andres Tambornino. **Interprétation** Luis Margani, Adriana Aizemberg, Daniel Valenzuela... **Production** Lita Stantic, Pablo Trapero. **Distribution** Xenix (1999, Argentine). **Durée** 1 h 30. **En salles** 16 août.

Ci-dessus: Sur la place arrière, Rulo (Luis Margani)

Ci-dessous: Pablo Trapero, réalisateur



Rencontre avec Pablo Trapero

Passionné par les grues (à ce qu'il paraît, il les collectionne), Pablo Trapero signe, avec «Le monde des grues», une œuvre emblématique du renouveau actuel du cinéma argentin.

Quel est le lien entre ce premier long métrage et vos courts métrages ?

«Mundo Grúa» est en quelque sorte la suite de «Negocios», un court métrage que j'avais réalisé en 1995, dont l'histoire se passait dans un atelier de pièces automobiles. Il parlait de ma famille et d'un électricien, déjà incarné par le même Luis Margani qui joue le personnage principal du «Monde des grues». Luis est un ami de mon père. Dans la vie, il est mécanicien, mais il a été célèbre comme bassiste d'un groupe, «Septimo Regimiento», qui a eu un certain succès avec une chanson il y a vingt-cinq ans.

Vous mettez en scène à la fois des acteurs professionnels et des non-professionnels...

Oui, mais aucun acteur du film n'est vraiment proche du personnage qu'il interprète. Ma grand-mère joue la mère de Rulo et Adrianna, la copine de Rulo, est interprétée par une actrice professionnelle. J'aime semer le doute dans les esprits... Est-ce de la fiction, est-ce du documentaire? Quand tout est trop évident et clair, le spectateur ne s'interroge plus!

Pour vous, que symbolisent les grues ?

Au cinéma, les grues ont un fort pouvoir expressif. Du nombre de grues dans le ciel d'une ville, on croit pouvoir déduire la bonne santé économique d'un pays. Le film et son personnage, qui a justement foi en ce type de symbole, montrent que ce n'est pas aussi évident! Rulo n'est de loin pas un mauvais type, il est plutôt une victime du système. (la)



Pêcheurs dans la tourmente

« En pleine tempête »
de Wolfgang Petersen

Si l'on retrouve ici la plupart des traits conventionnels du film catastrophe contemporain, on peut signaler en revanche la singularité et la franchise de son discours social.

Par Laurent Guido

Un petit groupe de marins pêcheurs, perdu dans l'océan, affronte l'ouragan du siècle: cette trame minimale suffit à situer d'emblée « En pleine tempête » dans la catégorie du film catastrophe, remise à la mode depuis une dizaine d'années par l'industrie américaine du cinéma. Tous les ressorts émotionnels du genre sont effectivement exploités, aussi bien le recours à des structures mélodramatiques solidement éprouvées que le foisonnement d'effets spéciaux. Esthétiquement, le film peut même être considéré comme un véritable modèle du néo-classicisme qui règne aujourd'hui dans les grandes productions d'outre-Atlantique. En témoignent d'amples mouvements d'appareils ainsi qu'une musique emphatique qui souligne la moindre péripétie avec des accents pathétiques.

Héroïsation du modeste citoyen

Paradoxalement, tout cet excès ne nuit jamais à la démarche singulière du film, qui parvient à exposer avec efficacité les enjeux sociaux qui le sous-tendent. En effet, « En pleine tempête » demeure ancré dans l'univers modeste d'une communauté de pêcheurs, prise sous la coupe d'un entrepreneur local. Il apparaît ainsi clairement que les six protagonistes sont avant tout poussés vers le danger et la mort par l'appât du gain, afin de sauver une pêche exceptionnelle. Le point de vue principal

reste celui de ce groupe d'individus très homogène, servi par un *casting* impeccable. Aucun personnage central ne vient représenter les élites politiques, militaires ou scientifiques qui dominent d'ordinaire dans les films catastrophe contemporains. Cette nouvelle production renoue de la sorte avec une certaine forme de populisme américain où le simple citoyen se trouve élevé au rang de héros.

Valeurs convenues

Si cette tendance populiste n'avait jamais vraiment disparu des films hollywoodiens, elle s'était affaiblie ces dernières années pour devenir une sorte de *gimmick* hypocrite servant *in fine* à renforcer la position des dirigeants, des experts, des détenteurs de pouvoir. Jamais la responsabilité et la bonne conscience des généraux d'« Il faut sauver le soldat Ryan » (« Saving Private Ryan » de Steven Spielberg, 1998) ou du président de « Deep Impact » (Mimi Leder, 1997) ne sont par exemple dénoncées dans des œuvres qui promeuvent pourtant l'une et l'autre le courage et le sacrifice individuels.

Bien sûr, « En pleine tempête » fait lui aussi l'étalage de valeurs bien convenues telles la bravoure, la camaraderie ou le sens de la famille. Evidemment, sa structure dramatique est plutôt inégale, comme le démontrent des personnages féminins aux prémisses intéressantes mais inexploitées ou encore les trop longues péripéties d'un sauvetage parallèle. Pourtant le film parvient à conserver le cap d'une certaine sincérité et débouche sur une conclusion étonnante de crudité, de rigueur et de réalisme. ■

Titre original « The Perfect Storm ». **Réalisation** Wolfgang Petersen. **Scénario** William D. Wittliff, d'après le livre de Sebastian Junger. **Image** John Seale. **Musique** James Horner. **Son** Keith A. Wester. **Montage** Richard Francis Bruce. **Décor** William Sandell. **Interprétation** George Clooney, Mark Wahlberg, John C. Reilly, Diane Lane... **Production** Warner Bros.; Paula Weinstein, Wolfgang Petersen, Gail Katz. **Distribution** Warner Bros. (2000, USA). **Durée** 2 h 09. **En salles** 9 août.

Certains l'aiment gay

« Happy, Texas » de Mark Illsley

Deux hommes hétérosexuels obligés de se faire passer pour des homosexuels dans une petite bourgade du Texas: c'est « La cage aux folles » à l'envers! Petite comédie américaine indépendante, « Happy, Texas » ne tient hélas pas vraiment ses promesses.

Par Norbert Creutz

Il y a parfois un monde entre les intentions et la réalisation, la rumeur et le film. Ovationné au Festival de Sundance 1999 (l'année du « Projet Blair Witch » et du film vietnamien « Three Seasons »...), « Happy, Texas » a connu depuis quelques vicissitudes: son acheteur Miramax a exigé des retouches avoisinant 20% du film. Ce n'est pas tant qu'on le remarque, juste qu'il aurait fallu bien plus pour faire de cette pochade la comédie de haut vol qu'elle aurait pu être.

L'argument est en effet prometteur. Harry et Wayne, deux bagnards en cavale, volent son camping-car à un couple homosexuel, organisateur de concours de beauté. Arrêtés une nuit par le shérif de la bourgade qui donne le titre au film, ils se rendent bientôt compte que c'est là que leurs victimes étaient attendues pour préparer un concours de petites filles. Trop heureux de cette méprise, ils décident de jouer le jeu, avec l'idée de dévaliser la banque locale. Tout se complique lorsque Harry s'éprend de la directrice de la banque et Wayne de l'institutrice, tandis que le shérif dévoile sa vraie nature...

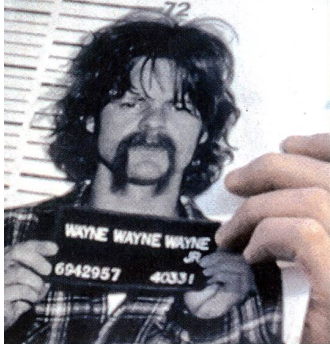
Effets ratés

Le poisson hors de l'eau, la méprise sur l'identité – en particulier sexuelle –, l'amour obligé d'avancer masqué: on voit d'ici les possibilités d'un tel scénario. Sur ces mêmes bases, Billy Wilder n'a-t-il pas

A gauche:
Le capitaine
du navire
(George Clooney)

Ci-contre: Le shérif
Nalheber
(Ron Perlman)

A droite: Jackie
Chan, l'acrobate
chinois



imaginé son irrésistible «Certains l'aiment chaud» («Some Like It Hot») ? Or, de presque chaque gag on se dit qu'il aurait pu être plus réussi. Et ce n'est pas le rachat très moral de nos deux héros qui permettra de finir en apothéose. Fidèle en cela à son titre, «Happy, Texas» n'ambitionne que d'être un film sympathique, grand public, et s'y emploie un peu trop visiblement pour son propre bien.

Et d'abord, pourquoi situer l'action au Texas, sinon comme pied de nez à l'Etat réputé le plus «macho» des Etats-Unis ? Or ici, pas la moindre trace d'homophobie ! Certes, il n'y a pas lieu de s'attendre à des excès de réalisme, mais à ce que ce film soit plutôt tourné en Californie (soupon confirmé au générique)... D'un autre côté, avec ce sujet, un peu de fantaisie *gay* n'aurait pas été malvenue. Au lieu de quoi, on a toujours l'impression d'avoir affaire à un film hétéro avant tout soucieux de rester correct et respectueux. Comme s'il était déjà une imitation atténuée par Hollywood, l'«Extravagances» (Beeban Kidron, 1995) d'un «Priscilla, reine du désert» (Stephan Elliott, 1994) pas encore tourné.

Trahi par son sens approximatif du *timing* comique, Mark Illsley ne sera à l'évidence jamais un nouveau Joel Coen. Côté acteurs, seul William H. Macy (le shérif) est une nouvelle fois formidable, tandis que l'Anglais Jeremy Northam (Harry) paraît peu à l'aise et son complice Steve Zahn (Wayne) trop livré à lui-même. La révélation du film s'appelle finalement Ally Walker, dont l'originalité crève l'écran dans le rôle qui demandait le moins de fantaisie, celui de Jo la banquière. Au total, beaucoup de bruit pour pas grand chose. ■

Réalisation Mark Illsley. **Scénario** Ed Stone, Mark Illsley, Phil Reeves. **Image** Bruce Douglas Johnson. **Musique** Peter Harris. **Son** Michael Payne. **Montage** Norman Buckley. **Décor** Maurin Scarlata. **Interprétation** Jeremy Northam, Steve Zahn, Ally Walker, Ileana Douglas... **Production** Miramax; Mark Illsley, Rick Montgomery, Ed Stone. **Distribution** Rialto Film (1999, USA). **Durée** 1 h 44. **Sortie** 9 août.

Le Chinois, les brutes et le truand

«Shanghai Noon» de Tom Dey

Roi du film d'action comique, Jackie Chan se devait de tourner un jour un western. C'est chose faite avec cet excellent divertissement, réalisé avec talent par un nouveau venu, qui l'établit enfin comme star aux Etats-Unis.

Par Norbert Creutz

Le succès public, à défaut d'artistique, de «Rush Hour» l'an dernier aura été le premier signe d'un événement attendu : le *come-back* royal à Hollywood de la star de Hong Kong, Jackie Chan, après une première tentative avortée dans les années 1980. Toujours fringant à 46 ans, juste un peu moins casse-cou, Chan a compris la leçon. Pour pallier son anglais hésitant, il a besoin d'un partenaire assigné au comique verbal. Après le flamboyant black Chris Tucker, c'est le blond Owen Wilson qui se prête au jeu. Bingo ! Avec ce duo parfaitement équilibré, «Shanghai Noon», western bon enfant plutôt que parodique, est un spectacle qui se regarde avec un vif plaisir.

Ne lésinant plus sur les moyens, Hollywood est allé jusqu'à offrir à Chan une scène d'ouverture tournée dans la Cité interdite de Pékin. Chan en dernier empereur ? Ce serait mal connaître la modestie du bonhomme. C'est ainsi qu'on le découvre parmi des centaines de gardes, ver de terre amoureux d'une étoile, la princesse Pei Pei. Pour échapper à un mariage imposé, celle-ci s'enfuit aux Etats-Unis, mais finit aux mains de maîtres chanteurs. Chon Wang et trois autres gardes sont envoyés avec une forte rançon pour la ramener. C'est compter sans la maladresse d'une bande de voleurs de train, qui vaut à

notre héros de se retrouver bientôt seul, perdu dans l'Ouest des années 1880.

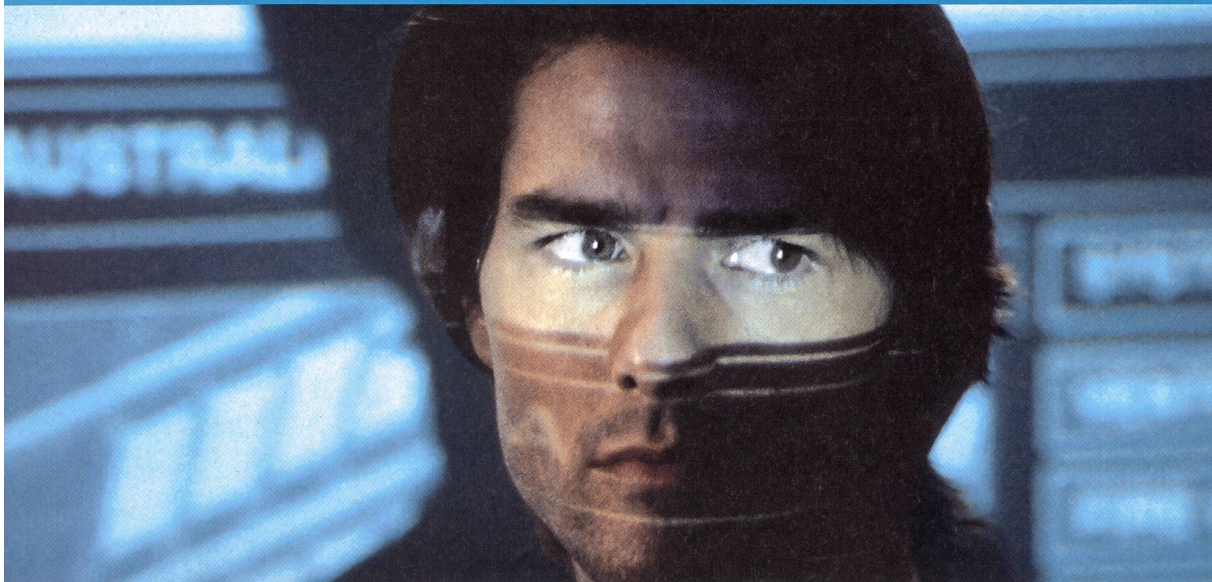
Les aventures picaresques qui s'ensuivent font penser à un film plutôt sympathique mais qui a fait un bide, «Jack l'éclair» («Lightning Jack», 1994) de Simon Wincer, avec Paul Hogan en *desperado* maladroit. Ce rôle revient ici à Owen Wilson, qui joue un bandit séducteur et beau parleur dans un style très personnel. D'abord ennemi du Chinois, il finit par devenir son allié de circonstance contre l'affreux Lo Wong, ravisseur de la princesse et exploiteur de ses compatriotes, qu'il vend comme main-d'œuvre au chemin de fer.

Une comédie référentielle

Depuis le titre lui-même (référence à «High Noon» / «Le train sifflera trois fois»), les allusions au western classique ne manquent pas : Chon Wang hérite en chemin d'une épouse indienne (comme «Jeremiah Johnson»), est confronté à l'expéditif shérif Van Cleef (en souvenir de Lee Van Cleef, la brute de «Le bon, la brute et le truand»), jusqu'à son propre nom qui, prononcé à la chinoise, n'est pas sans rappeler une grande vedette. Tout ceci révèle un authentique amour du genre, qui se retrouve dans la réalisation enlevée de Tom Dey, venu de la pub *via* des études à Paris et à l'American Film Institute.

De l'obligatoire bagarre de *saloon* au très élaboré combat final dans une église, les scènes d'action ne manquent pas. Mais, tournées vers la comédie, elles confirment une certaine parenté entre Chan et Buster Keaton. Comment rester indifférent devant un tel spectacle ? C'est toute notre enfance au cinéma, voire l'enfance du cinéma elle-même, qui est ici ressuscitée. ■

Réalisation Tom Dey. **Scénario** Alfred Gough, Miles Millar. **Image** Dan Mindel. **Musique** Randy Edelman. **Son** Tim Chau. **Montage** Richard Chew. **Décor** Peter J. Hampton. **Interprétation** Jackie Chan, Owen Wilson, Lucy Liu, Brandon Merrill... **Production** Touchstone, Spyglass Entertainment; Roger Birnbaum, Gary Barber, Jonathan Glickman. **Distribution** Buena Vista (2000, USA). **Durée** 1 h 50. **Sortie** 9 août.



L'agent Ethan Hunt (Tom Cruise)

Ci-dessous: Nyah, voleuse chic (Thandie Newton)

Tom Cruise chasse le virus

«Mission : impossible 2» de John Woo

Acteur-producteur exigeant, Tom Cruise s'est attaché les services de l'action director hong-kongais John Woo, pour une seconde «Mission...», version *high-tech*, sans prétention mais explosive.

Par Judith Muller

Du haut d'une falaise vertigineuse gravie à la seule force du poignet, l'agent spécial Hunt (Tom Cruise) est rappelé de vacances pour contrer un ex-M: I (ex-agent de «Mission : impossible»). Celui-ci projette de propager un virus mortel afin de commercialiser ensuite l'onéreux antidote. Aux côtés de Hunt pour sauver le monde: un vieil acolyte, un pilote hors pair et une voleuse de charme.

Après T 2 («Terminator 2»), ID 4 («Independence Day 4»), MIB («Men In Black»), voici «M: I-2, Mission : impossible 2». Avec un *marketing* agressif, ce second volet de la série du même nom est vendu comme l'événement de l'été. Les réfractaires au cinéma d'action américain peuvent d'ores et déjà passer leur chemin: sans doute trouveront-ils le scénario faible, la réalisation molle, les acteurs fades et la similitude avec un James Bond trop ostensible... Est-ce vraiment justifié?

La beauté, rien que la beauté

Il convient donc de prendre «Mission : impossible 2» pour ce qu'il est: un pur produit de *marketing* hollywoodien. Esthétiquement irréprochable, ce film est l'image même de la divinisation de l'artifice au service de la superficialité (et au détriment du contenu), conçu pour épater les sens et éviter toute réflexion. Et ça marche! Le spectateur, abruti par des plans montés en rafales, finit par en redemander... d'où une surabondance de films cinématographiquement «impeccables», mais sans grand intérêt (politico-socio-culturel). Ce film de divertissement haut de gamme est l'un d'eux.

«Mission : impossible 2» est néanmoins marqué par l'empreinte d'un réalisateur, John Woo, maître absolu et incontesté de l'action. Ici en apothéose, son style est explosif. Sa virtuosité lyrique pare de grâce la violence: des colombes surgissent des flammes quand le héros a un genou à terre... Les combats baroques sont chorégraphiés comme des danses. Le rythme, maîtrisé, varié, joue sur différents registres: tension, fascination, émotion, jusqu'à la scène finale où le spectateur, hypnotisé, assiste à une palpitante course-poursuite à moto.

La touche Woo fait la différence

Rien à voir, donc, avec le film de Brian De Palma convenu, complexe et pseudo-cérébral qui avait désarçonné le public. Cette fois le scénariste Robert



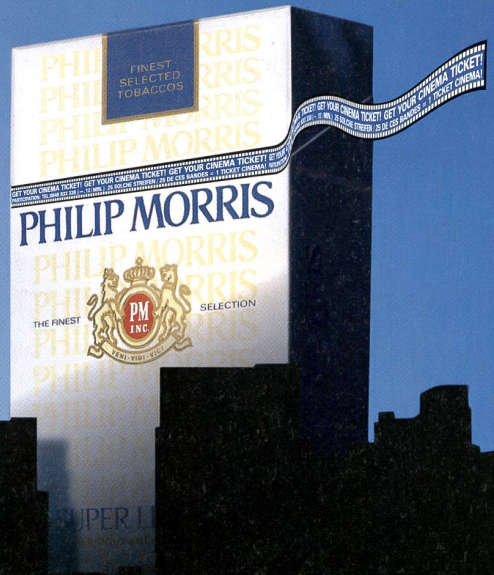
Towne (honoré pour «Chinatown») a préféré une narration simple, linéaire et nerveuse. Woo, de son côté, a voulu apporter un brin d'humanité aux personnages et un soupçon de mélo. Il s'offre même une petite référence au film «Les enchaînés» de Hitchcock («Notorious», 1946) avec l'agent secret qui envoie sa belle dans les bras de l'ennemi pour mieux l'infiltrer.

Pur plaisir visuel, «Mission : impossible 2» l'est aussi par son *casting*. Le producteur Cruise a trouvé son héros avec Tom l'acteur. Sa contre-performance dans «Eyes Wide Shut» lui ayant révélé les limites de son jeu, il s'est trouvé un rôle à sa mesure: l'agent Ethan Hunt. Le cheveu au vent, le biceps gonflé, le sourire carnassier, il se lance à la poursuite de terroristes bactériologiques. Omniprésent à l'écran, il occupe l'espace d'un charisme «ravageur»: il est Hunt. De ce fait, ses coéquipiers sont relégués au rang de faire-valoir. Seule, avec son charme et son joli minois, Thandie Newton fait de l'ombre à la star.

John Woo, souvent critiqué – ses détracteurs affirment que depuis son arrivée à Hollywood il a laissé tout son art à la douane – prouve par son approche atypique du film d'action que ce n'est pas forcément un genre redondant et mort. Certes, son style n'a pas évolué, mais il est énergiquement exploité. Les élèves spirituels de Wachowski («Matrix») ne sont pas prêts de dépasser le maître Woo. A noter encore qu'aux nostalgiques de la série, il ne reste de «Mission : impossible» que le nom et le *leitmotiv* musical... ■

Réalisation John Woo. Scénario Robert Towne. Image Jeffrey Kimball. Musique Hans Zimmer. Son Arthur Rochester. Montage Christian Wagner, Steven Kemper. Décors Thomas Sanders. Interprétation Tom Cruise, Dougray Scott, Thandie Newton, Ving Rhames... Production Paramount; Tom Cruise, Paula Wagner. Distribution UIP (2000, USA). Durée 2 h 06. En salles depuis le 19 juillet.

PHILIP MORRIS
GREAT SUPER LIGHT TASTE



Collect and get your
CINEMA TICKET

Call

0848 833 338

(-12/min.)

Art. 10 OTab/TabV

Nuit gravement à la santé. Rauchen gefährdet die Gesundheit. Fumare mette in pericolo la salute.